XVIIe ANNÉE — N° 5707 — DIMANCHE 17 JUIN 1906

LA CROIX
DE ROUBAIX-TOURCOING

5 CENTIMES — 41, Grande-Rue St-P. — 85, Rue des Urseulines — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5)

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous tous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie française.

LA JOURNÉE

Les débuts de M. Biétry à la tribune de la Chambre, où il a exposé son programme social d'union entre le capital et le travail, ont produit une profonde impression, soulignée encore par les fureurs des révolutionnaires socialistes et collectivistes.

Le débat sur la politique générale se poursuivra lundi.

*

Au Conseil des ministres, M. Ruau a fait connaître le détail de son projet pour l'organisation des Chambres consultatives d'agriculture.

*

Sans être désespéré, l'état de Mgr l'archevêque de Chambéry est assez grave pour qu'il ait demandé à recevoir les derniers sacrements.

*

Nous indiquons quelles sont les prévisions pour les importantes nominations qui sont imminentes dans le haut commandement militaire.

*

ETRANGER. — La Douma a continué la discussion de la loi agraire et a envoyé trois de ses membres à Bialostok faire une enquête sur les massacres de ces deux derniers jours.

— Les préliminaires des manœuvres navales anglaises se sont terminées hier. La phase active s'est ouverte par de vigoureuses attaques de la flotte bleue (ennemie). Les défenseurs (rouge) prétendent que dans la vraie guerre tous les contre-torpilleurs de la flotte bleue auraient été coulés.

— Le bruit court à Saint-Pétersbourg que le gouvernement négocie avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie dans le but d'organiser une action commune en cas de soulèvement dans les provinces occidentales. La visite du grand-duc Vladimir à Berlin se rattacherait à ces négociations.

— M. Santiago Alba, député, est nommé gouverneur de Madrid, en remplacement de M. Ruiz Jimenez, démissionnaire.

Dans le numéro portant la date de mardi 3 juillet, la « Croix » commencera la publication d'une nouvelle œuvre du maître

CHARLES DE VITIS

L'auteur montre dans

LES NOUVELLES COUCHES

jusqu'où les modernes arrivistes peuvent aller et que le crime leur devient souvent nécessaire.

Il promène le lecteur dans un pays dont on a parlé beaucoup ces dernières années et qui, pourtant, est encore peu connu : le Siam, et il nous dépeint une belle figure de missionnaire français.

Tous voudront lire l'intéressant récit

LES NOUVELLES COUCHES

où CHARLES DE VITIS, *une fois de plus, a tiré de sa connaissance des pays exotiques et des mœurs contemporaines d'émouvants récits.*

Déchire... Va!..

(Une salle à manger très simple. Le docteur Brun déjeune en face de sa femme. Brusquement, il relève la tête).

— Il me semble qu'on a sonné..? Tout juste !. Dire que je ne peux pas avoir une demi-heure pour déjeuner !..

(La bonne entre) :

— C'est M. Benoit, l'entrepreneur...

— Curieux... Je mettrais ma tête à couper qu'il apporte une mauvaise nouvelle !..

— Faut-il faire entrer au salon..?

Mme Brun. — Mon pauvre ami, tu vas encore manger tout froid... Faites entrer ici... Il sait bien ce qu'est une salle à manger, cet homme !..

(M. Benoit, figure honnête et préoccupée ; complet noir, un peu usagé ; souliers poussiéreux...)

— Je vous demande pardon de vous déranger à cette heure... mais... ça ne va pas sur le chantier...

— J'en étais sûr !.. la grève au moins..?

— Oui... pour varier !..

— Tous les ouvriers..?

— Une dizaine travaillent encore.

— Et alors..?

— C'est pour ça... j'aimerais bien que vous veniez... Vous leur avez déjà payé le vin blanc plusieurs fois... vous êtes assez populaire...

— Avec tous ces retards, je n'aurai pas ma maison pour octobre... avouez..?

— Si même vous l'avez en janvier !..

— Résultat complet des courses : ces Messieurs me font perdre, avec une indifférente sérénité, un trimestre de loyer... total 20 000 francs... Et en janvier on n'entre guère dans une maison neuve... Ah c'est joli d'être propriétaire !.. je ne le suis pas encore, et j'en ai déjà plein les reins.. Prenez-vous une tasse de café, Monsieur Benoit..?

— Merci... j'ai hâte de revenir au chantier, à cause de la grue que le mécanicien a plantée là, sans éteindre les feux.

— Délicieux !..

—o—

(Une heure après... Un chantier de terrassement, vaste désert, où, de loin en loin, quelques larges culottes, ceinturées de rouge, s'agitent lentement. Ça sont les ouvriers qui travaillent. Une foule d'autres sont assis, les jambes ballantes, sur des cubes de meulières. Ils fument pipes ou cigarettes, et regardent, avec le sourire, deux hommes en noir qui viennent d'arriver.)

M. Benoit. — Voyons, mes amis !! ne faites pas les mauvaises têtes !!..

(Les ouvriers s'interrogent des yeux.)

— Moi j'ai les pieds nickelés !..

— Moi aussi...

— Tu parles !..

(Quelques terrassiers arrivent lentement, traînant leurs godillots sur la glaise comme s'ils pesaient cent kilos. M. Benoit se prodigue de l'un à l'autre... la sueur perle à son front.)...

— Voyons, mes amis.., il ne faut pas gâter les meilleures causes !.. Vous ne travaillez que depuis deux jours... Vous voilà de nouveau en grève... et pour rien !..

Un terrassier. — Alors... la solidarité... c'est rien..?

— La solidarité avec qui..,?

— Avec les ravaleurs qui ne marchent plus depuis ce matin...

— ... Et pourquoi..!

— ... Rapport à la braise, parbleu !..

— Mais ils gagnent 1 fr. 20 de l'heure !

— Enfin, ils ne sont pas contents !..

— Possible !.. Mais le docteur Brun n'est pas content non plus !. Vous lui faites perdre vingt mille francs !..

— Ce n'est pas un raisonnement !.. Tout ce qui atteint le patron vous atteint, vous autres aussi, en pleine poitrine !.. vous Vous mettez aujourd'hui en grève pour les ravaleurs... Demain, ce sera pour les limousins, les briqueteurs... les plâtriers... les moucheteurs... pour le gardien de rue !..

— Demandez au Syndicat !..

— Où est-il le Syndicat..?

(Silence universel. Puis un terrassier goguenard) :

— Monsieur le propriétaire ne paye pas le vin blanc aujourd'hui ?..

(M. Brun, vexé) :

— Tout de même !..

— Fait pourtant encore plus chaud que la dernière fois !..

— Vous admettrez bien que je n'ai pas lieu d'être satisfait !..

— Oh ! là là !.. cette sensitive !.. Que direz-vous dans quatre mois... quand Jaurès la confisquera, votre maison..? Avez-vous lu le discours de Jaurès..? Faut lire ça, mon garçon !..

(M. Brun reste un instant abasourdi de ce coup droit).

— Ce que je dirai..?

— Oui... qu'est-ce que vous direz..?

— Je ne dirai rien !..

— Comme ça, vous serez sûr de ne pas vous tromper !..

(Quelques terrassiers rient d'un gros rire qui secoue leurs culottes ; d'autres, plus âgés, regardent dans le vide, un peu inquiets).

—o—

(Même décor que ce matin. Le docteur arrive à table pour dîner avec sa femme ; il s'assied, et tire deux lettres de son portefeuille.

— Je peux te les lire...? Je viens de les rédiger à l'instant.

— Oui.

Il lit :

Banque Stephen and C° limited

« Monsieur le directeur

» Veuillez laisser à mon actif la somme de cinq cent mille francs que vous deviez écarter, par mensualités, pour la construction d'un immeuble de rapport à Paris. J'ai complètement changé d'idée. A la place, achetez par tiers, des Consolidés anglais, du Norvégien et du Crédit foncier égyptien.

» Veuillez agréer, etc. »

Voici l'autre :

« Monsieur Benoit

» entrepreneur de terrassements,

» rue des Pyrénées, Paris.

» Cher monsieur,

» L'ouvrier, qui m'a passé l'*Humanité* sur le chantier, m'a rendu service. J'ai lu, en rentrant chez moi, le discours de M. Jaurès à la Chambre, sur les expropriations de demain. Il m'a fort impressionné. M. Jaurès peut être le prochain ministre... Et comme je n'ai pas envie d'offrir à la révolution qui vient, cinq cent mille francs, gagnés par toute ma famille, et moi, à force de veilles, d'intelligence et de travaux, j'aime mieux en rester là !

» Si, par hasard, vos ouvriers se décident un jour à chercher de l'ouvrage, envoyez-les donc à M. Jaurès, dont le magnifique château a peut-être encore besoin d'embellissements. En attendant, plantez dès ce soir à l'entrée de mon terrain, l'inscription habituelle :

A vendre, en totalité ou en partie

» Merci d'avance, et, avec mes regrets, recevez, etc... »

—o—

(Le docteur remet les deux lettres dans son portefeuille, puis il regarde sa femme) :

— Qu'est-ce que tu en penses..?

(Mme Brun incline la tête dans ses deux mains et reste sans répondre.)

— Tu ne dis rien?..

— Que veux-tu !..

— Tu as quelque chose!..

— Ah... ce que j'ai !.. Je pense aux femmes et aux petits enfants... à mon pays !..... Je pense que tu réponds à de la haine par de la haine... Déchire..... va, mon ami.....

(Tout pensif, le docteur rouvre son portefeuille... regarde les deux lettres... hésite...)

— ... C'est vingt mille francs que je perds !.. Et des ennuis !..

— Déchire... va !..

— Tu crois..?

(Lentement, en quatre parties égales, et réfléchissant jusqu'au bout, le docteur déchire sa lettre.)

— Au tond, ma femme, tu dois avoir raison !.. J'avais quelque chose là... comme l'impression... oui... de trahir !..

PIERRE L'ERMITE.

ROME

L'Agence Havas communique la dépêche suivante :

Rome, 15 juin. — La réception du cardinal Rampolla par le Pape a été très commentée.

Le motif officiel de cette audience était la remise du rapport de la Commission sur les études bibliques dont le cardinal Rampolla est le président.

En ce qui concerne les affaires de France, le Vatican n'a pris encore aucune décision.

LA POURSUITE DES CAPITAUX

L'annonce que le gouvernement allait chercher à provoquer une entente internationale avec les pays qui ont l'impôt sur le revenu, pour empêcher le revenu de disparaître par le placement à l'étranger, a provoqué de l'émoi.

On a rappelé, à cette occasion, que le gouvernement avait organisé le casse-relage financier pour connaître les biens des congréganistes.

Les relations intéressées qui existent entre les établissements et le ministère des finances, dit la *Vérité française*, ont été la cause d'indiscrétions qui ont provoqué les retraits des dépôts de titres dans leurs succursales hors frontières.

La *Liberté* dit à ce sujet :

On fait remarquer que cette conférence internationale sera impuissante à empêcher l'exode des capitaux. Il n'y a, en effet, en Europe, que l'Angleterre, la Prusse et quelques cantons suisses où existe l'impôt sur le revenu ; ces cantons ne sont guère plus belges ni dans la chaîne de Vierzon. Rien ne sera donc plus facile pour les banquiers belges ou genevois que de drainer les capitaux français.

Et, d'ailleurs, voit-on l'Allemagne et l'Angleterre élevant des barrières pour empêcher chez elles les importations de capitaux ou bien servant de collecteurs d'impôts dans leurs propres établissements de crédit, au profit d'un gouvernement étranger?

Beaucoup pensent que l'annonce du projet gouvernemental n'a d'autre but que de gagner du temps, les ministres n'étant pas d'accord sur le système de l'organisation de l'impôt sur le revenu.

Gazette

LE PONT GÉRAULT-RICHARD

Prochainement, on inaugurera à Pointe-Pitre le *pont Gérault-Richard*.

C'est du moins ce que nous annonce le journal la *Démocratie*, publié dans ces régions lointaines par M. Gérault-Richard, collaborateur de l'*Aurore*, organe de M. Clemenceau.

Ce pont sera construit sur la Rivière salée.

La *Démocratie* justifie ainsi le nom de Gérault-Richard donné au pont de la Rivière salée.

Le député de la Guadeloupe est un ministrable, comme on dit dans le langage parlementaire. Dans certains milieux politiques, on a déjà lancé son nom pour une prochaine combinaison ministérielle, avec Millerand et Bandin.

M. Clemenceau coupe-t-il dans ce pont-là? Ne le trouve-t-il aussi salé que la rivière qu'il traverse? Sa succession n'est pas ouverte. Piponnet, des *Faux bonshommes* de Théodore Barrière, se plaignait qu'on ne parlait que de sa mort dans le contrat de mariage de sa fille.

— Et de quoi voulez-vous qu'on parle? lui demandait son futur gendre.

UN NOUVEL EMPLOI DU PHONOGRAPHE

Le phonographe, après avoir fait déjà le bonheur de bien des gens, va être prochainement appelé à rendre de précieux services aux voyageurs distraits ou indécis, dans les salles d'attente des chemins de fer de Pensylvanie.

On annonce, en effet, de New-York que la Compagnie a décidé de placer dans les gares du réseau de puissants phonographes qui annonceront aux voyageurs l'arrivée et le départ de chaque train quelques minutes à l'avance, pour que chacun ait le temps de prendre les dispositions nécessaires.

MAZAS

Mazas est devenu un nom tellement sinistre, que les habitants du XIIe arrondissement protestent, paraît-il, contre le projet de donner le nom de Mazas à une future station du Métropolitain. Bien que la prison de ce nom ait disparu, le souvenir en est resté; on en a trop souvent dit aux mauvais garnements : Tu finiras à Mazas, pour qu'à l'appel de l'employé : Mazas ! le voyageur osé répondre : M'y voilà.

Mazas est pourtant un nom glorieux. Il est celui d'un colonel français tombé sur le champ de bataille d'Austerlitz. A la nouvelle de la grande victoire, on décida d'appeler pont d'Austerlitz l'ancien « pont du jardin du roy », les rues et places avoisinantes furent baptisées des noms des officiers qui s'étaient illustrés dans la bataille. C'est ainsi que naquirent le boulevard Bourdon et la place Mazas.

Il n'y aura donc qu'honneur à répondre à l'appel : Mazas ! — Mazas ! voilà.

UN BON EXEMPLE

Le baron Roger, qui vient de mourir en son château de Vouzeron, dans le Cher, a laissé un testament aux termes duquel il fait les dispositions suivantes :

Je lègue aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul, rue de Crimée, tout le matériel m'appartenant du tournesu que j'ai fait établir à la Grande-Villette et, en plus, un capital de 100 000 francs, dont la rente devra être employée en secours aux familles malheureuses de ce quartier ;

A la maison des Petites-Sœurs des vieillards, enclos des Bénédictins de Bourges, 10 000 francs ; aux Sœurs garde-malades des pauvres de Vierzon, 5000 francs ;

Aux Dames de Nevers, dont le siège est au couvent de Saint-Gildas, à Nevers, une somme de 100 000 francs qui devra être placée en valeurs et dont les revenus seront employés exclusivement à doter d'une somme de 1 000 francs en espèces toute orpheline ou enfant moralement abandonnée, élevée à l'orphelinat du Val-Fleuri, à Versailles, et qui se mariera dans les quatre années qui suivront sa sortie de l'orphelinat.

En dehors de ces legs de 215 000 francs, le baron Roger dispose de toutes les valeurs mobilières et de toutes les sommes d'argent qu'il possède au Comptoir d'escompte pour augmenter l'avoir de l'orphelinat de Versailles, dont il transmet la propriété aux Dames de Nevers.

La santé de Mgr Hautin

La *Semaine religieuse* de la Savoie donne les détails suivants sur l'état de santé de Mgr l'archevêque de Chambéry :

Sans que le mal dont il souffre depuis de longs mois ait pris un caractère d'inquiétante gravité, Mgr l'archevêque, pour le réconfort de son âme autant que pour l'édification de son

Mgr HAUTIN, archevêque de Chambéry

clergé et de son peuple, a voulu profiter de la présence de Mgr Berloz, évêque d'Hakodaté, au Japon, qui le supplie et gracieusement dans la tournée de confirmation, pour le prier de lui administrer les précieux secours de l'Extrême-Onction.

Dimanche 10 juin, après avoir entendu la sainte messe le matin, Sa Grandeur a reçu, à 9 h. 1/2, dans son oratoire privé, le sacrement des malades, avec la foi vive, la résignation parfaite, le plein et entier abandon aux vouloirs de la Providence qui révèlent sa haute piété.

La cérémonie achevée, après lecture de la profession de foi de Pie IV, Mgr l'archevêque se recueillant devant Dieu dans les pensées qui conviennent à un évêque en de telles conjonctures, laissa échapper de son cœur ces paroles émotionnantes que notre amour filial veut redire au diocèse : « C'est au besoin pour mon âme de remercier le Seigneur des lumières et des grâces qu'il a daigné m'accorder au cours de ma vie, et de le supplier d'oublier les fautes, les défaillances, les erreurs qui auront échappé à ma faiblesse en des ministères dans lesquels je ne me suis point ingéré de moi-même, et dont l'exercice m'a toujours paru difficile et redoutable. S'il m'est arrivé de blesser ou de contrister, par mes paroles ou par mes actes, mes prêtres ou mes diocésains, je leur en demande sincèrement pardon, comme aussi je déclare pardonner volontiers à ceux qui m'auraient fait quelque peine.

» Je les bénis tous paternellement, en leur recommandant de me continuer le suffrage de leurs prières. »

Nous recommandons le vénéré prélat aux prières de nos lecteurs.

M. BIÉTRY
ET
L'OBSTRUCTION SOCIALISTE

Il faut que la doctrine de M. Biétry soit l'écrasement de la doctrine socialiste, et que ses arguments soient la mise en déroute des Guesde, Allemane, Jaurès et compagnie, pour que les socialistes aient transformé hier la Chambre en une ménagerie où le pouceau domine, dans le but d'étouffer la voix du nouveau député de Brest.

M. Jaurès a, du reste, pratiqué dans son journal l'étouffement que ses complices avaient été impuissants à obtenir au Palais-Bourbon. L'*Humanité*, qui avait encombré ses colonnes du discours nébuleux et incompréhensible de son patron, n'est décidée à la reproduction d'un seul des arguments clairs, précis, topiques et brefs de son contradicteur.

Elle ramasse, entasse et amplifie les injures prodiguées par les députés socialistes à M. Biétry, impassible devant le débordement de boue.

C'est ainsi que M. Jaurès entoure le libre discussion dont il a sans cesse le mot à la bouche.

A la Chambre, la moindre interruption le trouble, l'irrite, et l'indigne au point qu'il menace de descendre de la tribune ; et cependant il commande à ses hommes, transformés en fauves, d'étouffer la voix de son contradicteur sous leurs rugissements furieux, en un mot d'infliger aux autres un traitement qu'il ne peut supporter sans défaillir.

Dans son journal, c'est mieux encore ; il est le maître et le fait bien voir : lui seul a la parole, la contradiction n'y trouve pas place, de peur que le lecteur ne la préfère à sa prose.

Pour bien montrer son hostilité à la théorie de l'accession de la classe laborieuse à la propriété, soutenue par M. Biétry, il ferme la sienne à son contradicteur. Propriétaire de l'*Humanité*, il n'entend pas que les arguments de M. Biétry y accèdent.

L'écriteau qu'on peut tire sur ses propriétés : « La chasse est interdite », devrait être transportée sur son journal avec cette légère modification : « La contradiction est interdite ».

Au surplus, le dégât causé sur ses terres n'est que partiel, tandis que le désastre résultant d'une contradiction claire, basée sur des saines idées serait total pour l'*Humanité*.

Elle produirait l'effet du canon à grêle qui prévient l'orage en dégonflant les nuages menaçants.

Il est clair que l'ambition du travailleur est bien plus de posséder lui-même que de déposséder les autres.

A quoi bon déposséder les autres, si leurs biens passent à une collectivité d'Etat qui ne leur fera rien posséder? Nous avons déjà des dépossédés : les travailleurs ont-ils vu un centimo de leurs biens? Les lois de dépossession sont des lois de haine purement et simplement, tandis que des lois améliorant le sort du travailleur et lui permettant de posséder à son tour seraient des lois d'amour.

« A l'expropriation, base et conclusion de l'action socialiste, dit M. Biétry, nous opposons la pénétration plus large de la propriété individuelle. Nous réclamons l'accession de l'ouvrier à la propriété. C'est un programme barbare de déposséder les hommes : le nôtre est tout le contraire. Et nous l'apporterons ici, formulé en un texte net et précis, saisissable à tous. »

M. Jaurès a jugé que des paroles de cette nature seraient de nature à épargner à ses lecteurs le déchiffrage de ses énigmes humanitaires. Il n'a peut-être pas eu tort, car il ressort jusqu'à l'évidence, des deux discours de MM. Jaurès et Biétry, que le premier se sert du peuple pour faire de la politique, tandis que le second ne fait de la politique que pour servir le peuple.

J. B.

CONSEIL DES MINISTRES

Les ministres se sont réunis ce matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Fallières.

M. Clemenceau, ministre de l'Intérieur légèrement grippé, n'assistait pas à la délibération.

FEUILLETON DU 17 JUIN 1906 — 58 —

LES BANDITS DE L'OCÉAN

V

L'« ELLEN »

Une heure se passa, durant laquelle Dérouville, seul dans son observatoire, avec, autour de lui, les terribles machines, souffrit les angoisses d'une agonie. Assis près de l'appareil électrique, immobile à son poste, il frémissait en songeant à l'acte effrayant qu'il allait accomplir.

Devant les formidables engins de sa science, en présence de ces forces aveugles que son intelligence devait conduire, mais qui pouvaient agir plus fort que sa volonté, il éprouva une crainte énorme.

Et cette crainte trouva un écho dans son âme déjà tourmentée, car l'amour pour France y parlait plus fort que jamais, cet amour qu'il pensait endormi et dont le réveil bouleversait son cœur. Il était donc décidé qu'il devait tout lui sacrifier jusqu'au bout ! Robert, indigné, était maintenant par elle l'auxiliaire de l'œuvre de salut. Le traître d'hier pouvait devenir le sauveur d'aujourd'hui. Heureux criminel, il trouvait un ami prêt à lui offrir l'immédiate réparation ! L'ingénieur demeura quelques instants la tête basse, le cerveau submergé par les pensées contraires qui l'agitaient. Mais cette prostration dura seulement quelques instants. Depuis des mois, il avait soutenu de faire taire les gémissements de son cœur et d'imposer un frein aux sentiments tumultueux qui le troublaient.

Haletant, presque épuisé de la lutte qu'il avait fallu soutenir contre le désespoir envahissant, le jeune homme se leva, prit dans une petite armoire la lettre que lui avait remise M. de Raibert au moment de sa visite imprévue, lettre emplie de tout un passé : confession d'une faute ! avan, d'un terrible péché dont la remords poursuivait sans relâche le vieil officier.

Dérouville relut encore, pour la dixième fois, cette page fatale, dont chaque ligne était comme le sanglot d'une âme. Et il frissonna.

— Mon Dieu ! soupira-t-il, comment l'ambition, la soif de conquête, l'orgueil irraisonné d'un soldat, peuvent-ils entraîner l'homme d'honneur à de pareils excès?... Est-il donc vrai que pour bâtir la gloire il faut souvent le sang des innocents !...

Et il refit dans son imagination la scène lugubre où le capitaine de Raibert, commandant de vaisseau, entraîné par l'ardeur du combat, au cours d'une expédition moderne, avait ordonné d'inutiles massacres et des représailles sanglantes.

Lui et son collègue de Rivemont avaient abusé de la victoire et fait couler du sang inutile.

Il est des heures où, même dans la guerre juste, les luttes contre l'ennemi deviennent un crime.

Et c'était ce remords qui pesait sur la conscience des deux officiers. Souvenir glorieux pour la France, d'un fait d'armes, que nous ne pouvons indiquer plus clairement.

Page triomphante écrite par la valeur française dans les annales des conquêtes coloniales.

Les deux frères d'armes étaient revenus dans l'enthousiasme exalté du peuple qui bénissait les vainqueurs.

Mais toutes ces acclamations ne pouvaient étouffer les plaintes des innocents, lorsque les soldats, ivres de cette fureur terrible que donne le sang, massacraient inutilement des êtres pacifiques.

Cette journée-là n'avait rien ajouté à la victoire, elle l'avait seulement éclaboussée de taches rouges. Ces sacrifices inutiles ne ternissent pas la gloire nationale, mais la rendent amère la vie de ceux qui les ont ordonnés.

Hommes pleins de loyauté, Raibert et Rivemont sentirent que la paix avait désérté leurs âmes et, de ce jour, leurs consciences devinrent la proie du remords.

Ils comprirent alors qu'il fallait expier, dans la mesure du possible, pour rendre le calme à leurs âmes tourmentées. Des centaines de femmes et d'enfants étaient réduits à la misère. Grâce au concours des missionnaires, ils purent, en liquidant une partie de leur fortune qui était modeste, subvenir aux premiers besoins des malheureux qu'ils avaient faits.

Mais un jour, M. de Rivemont mit la main sur le secret d'un trésor fabuleux ; ce trésor — était-ce une permission de la Providence? — avait été la propriété d'un de ses ancêtres, Guy de Rivemont, capitaine de la marine royale sous Louis XV, et provenait de recherches faites dans les fantastiques jardins d'or des Incas, au Pérou. Ces richesses furent chargées sur un galion à trois mâts qui, après une heureuse traversée, vint, un soir de tempête, s'échouer sur les rives de Saintonge. Les trois statues d'or, demeurèrent enfouies dans le sable et y moisirent des siècles.

M. de Rivemont avait trouvé le secret, mais avait dû partir pour l'Amérique afin de préciser les données qu'il possédait. Ce fut à son retour qu'il fut assassiné par sir Moccher, ou plus exactement Meinbloch, le juif. Mais avant que le misérable eût volé son secret, le père de Robert l'avait remis à M. de Raibert.

C'était le coffret d'argent, et c'était la réparation, sinon du sang versé, au moins de la misère et du dénuement causé par les excès criminels de la conquête. C'était aussi l'objet des furieuses convoitises, l'enjeu d'une lutte formidable.

Comme les oiseaux de proie, l'armée des faux prophètes, semeurs d'ivraie, avait fondu sur ces merveilleuses dépouilles du vieux navire échoué.....

Bataille terrible, avec des haines sans nom, des trahisons sans exemple !.....

Et c'étaient toutes ces pensées troublantes qui envahissaient l'âme de Louis Dérouville, au soir tragique où nous le retrouvons.

..... A cette heure, la dernière des statues, arrachée à sa tombe, montait sur l'échafaudage construit pour ce travail énorme. La lune brillait encore et de sa clarté crue faisait jaillir des yeux de diamant une traînée de lumière étincelante. L'œuvre s'achevait. Le navire sous pression venait de gagner le milieu de la passe, se balançait impatient de s'enfuir. Toutes les précautions avaient été prises. La dernière phase du vol monstrueux correspondait avec l'heure de la marée pour que la nuit même, l'*Ellen* levât l'ancre et gagnât la haute mer.

Une sonnerie retentit qui fit tressaillir l'ingénieur.

— Allo ! fit une voix... Nous sommes prêts. Monsieur Dérouville.

C'était Jean qui parlait, au moyen du téléphone de l'arbre planté sur la dune.

— Embarquez ! répondit l'ingénieur.

Et debout devant son *télékine*, attentif aux mouvements de l'aiguille, il imprime la force et la direction au petit canot merveilleux qui avait fait l'étonnement de Marro lors de la première expérience. Pas de bruit : à peine le murmure de l'étrave... l'embarcation glissait comme un fantôme.

Les deux hommes se sentaient emportés par la force mystérieuse, conduits par la volonté lointaine qu'ils sentaient présente et vibrante près d'eux.

Dans le navire anglais, c'était l'empressement fébrile, la hâte précipitée, l'ivresse de la conquête définitive.

Au fond d'une cale aménagée tout exprès, la dernière des statues d'or venait de descendre, balancée dans la cage suspendue aux chaînes du palan.

Larcourt était là, savourant son triomphe, et, près de lui, une figure au nez en bec d'aigle, avec des yeux effrayants de cupidité farouche.

C'était Meinbloch, bravant cette fois la menace de Jean, Meinbloch accouru pour voir de près la masse d'or qui était sa rançon.

L'*Ellen* frémissait ; on eût dit qu'une joie étrange faisait frissonner ses entrailles d'acier ; la machine, déjà sous pression, grondait sous l'effort de la vapeur. Et ils étaient là, Meinbloch et Larcourt, avec les matelots du navire, contemplant, sans pouvoir en détacher les yeux, ces monstres de richesse dont l'empreinte paraissait, en sillons énormes, dans les sables du *Galon d'Or*.

Ils étaient si attentifs à leur proie qu'ils ne virent pas un canot passer silencieux le long du bordage et glisser tout petit, comme un oiseau qui cherche un abri.

L'oiseau, c'était la terrible machine de Dérouville montée par Jean et Robert, guidée par la science étonnante de l'ingénieur. L'avant était formé par un recouvrement de tôle et cachait en dehors du moteur quelque objet mystérieux et redoutable.

Les deux hommes attendirent un instant abrités sous l'arrière du navire, près de l'hélice. Il eût suffi à cette heure que la machine fût mise en marche, pour que l'embarcation fût broyée avec ceux qu'elle portait.

Jean s'accrocha d'une main à l'armature du gouvernail, puis se pencha, le corps à demi sorti hors du canot. Dans l'autre main restée libre, il tenait un objet de forme cylindrique.

Avec une promptitude et une agilité merveilleuses il se laissa glisser dans l'eau, saisit l'arbre de couche de l'hélice, y fixa l'appareil, puis, déroulant un fil de métal, il remonta dans l'embarcation.

L'objet qu'il venait d'attacher à la tige de fer n'était autre qu'une cartouche de mélinite destinée à détruire l'organe essentiel du mouvement. Elle était recouverte d'une enveloppe imperméable et munie d'un fil électrique sous-marin, pour permettre de déterminer l'explosion. Ainsi, au moment où le navire se mettrait en marche, une simple pression sur le détonateur suffirait à briser l'âme du coureur des mers. L'hélice anéantie, le bateau n'était plus qu'une chose inerte et sans vie, un cadavre impuissant.

RENÉ GARIL.

Par suite d'une interposition fâcheuse, nous avons publié hier le feuilleton n° 58 au lieu du n° 56. Nos lecteurs trouveront mercredi le n° 58 faisant suite au feuilleton d'hier.